

L'ŒUVRE HUMAINE (*)

*Oh ! cet amas sacré des siècles travailleurs,
Dont l'avenir devra transmettre la puissance
A d'autres siècles sûrs de la magnificence
De ces labeurs prédits, et qui sont les meilleurs !*

*Oh ! ce monument cher des temps antérieurs,
Dont, superbe, enriant l'auguste renaissance,
L'homme voudrait avoir la noble jouissance,
Comme un tribut promis aux dieux supérieurs !*

*Et pourtant qui nous dit que ce labeur immense
N'est pas le fruit pervers d'une sombre démenée,
Dont l'homme à tout jamais est le seul héritier ?*

*Et qui prouve qu'un jour, la face toute blême,
Reconnaissant l'erreur flagrante du problème,
Il ne lui faudra pas le refaire en entier ?*

ABEL LETALLE.

Crèvecœur-le-Grand, (Oise) France.

INNOCENTS ET INFORTUNÉS

ÉPIQUE DE LA VIE EN RUSSIE

—Voyons ton histoire, fit un des deux voyageurs assis vis-à-vis de l'autre, dans un wagon de chemin de fer, en Russie.

—La voici, mon ami.

Anna était plus jeune que moi de deux ans, je crois. J'avais dix-neuf ans. Nous étions voisins et nous nous aimions tendrement. Malgré que nous n'eussions pas rencontré le moindre obstacle dans notre amour, un soir il fut convenu entre nous qu'après minuit, quand les nôtres seraient endormis, nous fuirions nos nids paternels.

La nuit était noire, aveugle et, nous voyant à peine l'un l'autre, nous marchions à pas hâtés dans la direction de la gare du chemin de fer qui devait nous transporter quelque part loin de nos parages.

Tout à coup, nous fûmes arrêtés net, cloués au sol pour ainsi dire, nos yeux effarés ou émerveillés par un spectacle grandiose qui se déroulait devant nous.

A quelques kilomètres de nous, une lumière rouge se leva, semblant sortir de l'immense forêt qui, à notre connaissance, s'y trouvait. Après avoir disparu une seconde, cachée ou couverte par quelque matière plus épaisse, elle apparut de nouveau, plus large qu'auparavant, avec plus d'éclat également.

Après quelques secondes encore, des vagues brûlantes se levaient, fières et majestueuses, jusqu'au ciel, jetant des flammes à droite et à gauche qui, à leur tour, touchaient le ciel, fraternisant avec les nuages, éclairant l'atmosphère de leur lumière émouvante et cruelle, et rendant ainsi le noir de la nuit plus épais et la nuit elle-même plus sinistre.

En même temps, des voix humaines dénotant le désespoir et implorant assistance se firent entendre, voix qui, mêlées aux sonneries des cloches et aux roulements des tambours qui les suivirent de près, produisirent un vacarme indescriptible.

Et les flammes montaient toujours, encore plus fières et plus furieuses que tout à l'heure, se riant de toutes ces plaintes et signes d'alarmes. On aurait dit qu'encouragées dans leur œuvre destructive, elles redoublaient de zèle atroce et ravageaient tout ce que leur souffle puissant pouvait rendre impuissant—bref, un incendie monstre !...

Nous n'avions plus aucun doute sur l'endroit même du spectacle terrifiant : l'Institut des aveugles brûlait.

Je ne saurais vraiment dire comment nous parvînmes à y arriver à temps pour voir l'incendie, séparés que nous en étions par une assez grande distance. Toujours est-il que nous étions parmi les premiers arrivés, et, dans le désarroi général, personne ne fit attention à notre présence plus qu'irrégulière à un tel spectacle.

Dès les premiers moments de notre arrivée à l'Ins-

titut, l'incendie en lui-même cessa de nous intéresser—moi, du moins. Il y avait d'autres tableaux aux couleurs moins criantes, mais bien plus fortes que celles des flammes, tableaux dont l'ensemble touchait plus l'âme, parlait plus à l'esprit...

Deux cents aveugles, hommes et femmes, fuyaient dans un désordre intraduisible, levant les jambes haut comme s'il leur fallait franchir quelque balustrade, se cognant contre les arbres, se heurtant les uns les autres, non sans pousser dans ces cas des cris de frayeur et des gémissements déchirants et se disant des injures qui, sur les lèvres de ces innocents, sonnaient doublement horribles.

La main dans la main, nous suivîmes, Anna et moi, tantôt un groupe, tantôt un autre, suffoquant d'émotion, nous abandonnant entièrement à une sorte de curiosité malsaine, oubliant le monde.

—Sommes-nous hors de danger ? entendions-nous l'un de ces infortunés demander à l'autre.

—Il faut le croire, puisque la chaleur paraît nous tourner le dos. Ça ne brûle plus le visage. Encore quelques pas, et on pourra s'asseoir, je crois.

Un peu plus loin, un groupe composé de plusieurs personnes vint s'installer sur l'herbe imprégnée d'une forte odeur de brûlé, s'ajustant sur leurs sièges, se touchant à tour de rôle et se reconnaissant ainsi sans difficulté.

—Penses-tu que les nôtres sont tous sauvés, Pierre ? demandait l'un d'eux d'une voix grave de basse profonde.

—Dieu sait, répondit une autre voix non moins grave, après un long silence. Dans un tel cas, nos surveillants, je pense, oublieraient volontiers notre existence, ne s'occupant que du sauvetage de leur propre vie.

—Et ce sauvetage, ils le commenceront par le sacrifice de nous-mêmes, tu veux dire...

Après quelques secondes d'un silence de mort qui traduisait éloquentement toute la tristesse de leurs craintes légitimes, ainsi que toute leur impuissance devant l'immensité de leur malheur, l'un d'eux dit timidement :

—Une idée me vient, mes enfants. Je veux bien vous la dire si vous promettez de ne pas tourner mes paroles en ridicule dans le cas où vous n'approuveriez pas cette idée. — A mon avis, nous avons beaucoup d'avantages sur les voyants. Voici : Tandis que nous, nous avons une soif suprême de curiosité pour des choses de la terre, eux, ils doivent être rassasiés de tout. Moi, je voudrais voir parce que je suis né aveugle, mais si ce n'était pas le cas, j'aurais un désir puissant de moins et partant de ce point de vue je me demande : quelle serait la vie d'un homme dont tous les désirs ou vœux seraient satisfaits ?

—Dis plutôt que la satisfaction elle-même n'est qu'une désillusion...

—Tant mieux alors. C'est donc le vide, le néant qui s'ensuit...

—Mais le plaisir momentané de la satisfaction ?

—Et l'amertume éternelle de la désillusion ?

—N'importe, ça vaudrait bien la peine de voir le monde, de voir un incendie monstre par exemple.

—Et sois-en certain, que c'en est un spectacle grandiose. Le plus agréable à l'âme humaine et le plus beau des éléments de la nature aussi !

—Pourquoi le plus agréable ?

—Parce que l'homme connaît les moyens de le maîtriser et ose le faire, tandis qu'il ne peut aspirer à y arriver avec aucun autre élément de cette même nature.

—Et pourquoi le plus beau ?

—Parce que ses images sont uniques, ses figures vraies, ses expressions franches et surtout, parce que ses tendances sont plus rapprochées de celles de la vie terrestre ! Mon vœu est de détruire, d'anéantir !...

—Et l'orage ? Et la tempête ?

—Eux, vois-tu, mon ami ! Ils sont sans doute les orateurs de la nature, tandis que les flammes en sont les exécuteurs.

—Hé ! Écoutez mes amis ! Puisque le voilà entraîné de distribuer des titres aux éléments, demandons-en lui quelques-uns pour nous-mêmes. Entre camarades, voyons !

Ils se mirent à rire de bon cœur.

—Attendez donc, mes braves. Qu'il nous dise quel est le titre de la pluie.

—C'est la sourde et muette de la mère nature. Mais écoutez-moi, s'il vous plaît. J'ai à vous payer votre ton de raillerie et je ne vous ferai pas attendre longtemps. Allez-y ! Continuez ! Toi, Pierre, surtout. Va, mon philosophe ! Questionnez-moi !

—C'est bien, monsieur le premier magistrat qui trouve qu'il est préférable de ne pas voir. — Quelle est la place de la fumée ?

—C'est cela, monsieur ! Je m'attendais à te voir vite tomber dans mes filets. La place de la fumée est celle de l'imbécile de la nature — je veux dire la tienne. Car la fumée est l'aveugle de la nature...

Un fou rire éclata dans la compagnie de ces infortunés, mais l'orateur cherchait à continuer.

—M'as-tu compris, philosophe ?

—Je te le jure, ami. Ne sommes-nous pas de la même famille ?

—Oh ! Attendez donc à vous fâcher, interrompit quelque autre confrère.

—Qu'est-ce que tu dis concernant la différence entre aveugles et clairvoyants dans la conception de la divinité ?

—Eh bien ! Ne sommes-nous pas plus en mesure d'apprécier l'invisible que les clairvoyants ? Puis, à vrai dire, l'invisible pour moi, c'est comme le visible pour eux, pour les voyants. J'en suis rassasié et de grâce n'en parlons plus...

—Mais tu ne voudrais guère voir une belle femme, n'est-ce pas ?

—La plus belle femme doit être la nuit, et la nuit éternelle d'un aveugle la plus belle entre toutes. Ces moqueries ! Ces railleries d'idiot ! Est-ce que tu n'as aucun attachement à ton état ? Et, crois-tu que si, par quelque miracle, on a la malchance de te rendre la vue, tu ne regretterais point le noir, les ténèbres de ton passé qui avaient été ta lumière à toi, sphère dans laquelle tu as vécu, où tu as connu bonheur et surtout malheur, où la douleur elle-même était un enivrement ? Maintenant, parlant de la femme à un autre point de vue, je te dirais que la non possibilité de la voir la rend certainement encore plus intéressante, la place sur un piédestal plus élevé ou sur un trône plus sublime. Oh ! Enfants que vous êtes ! Notre ennemi, c'est le manque de variété et voilà tout.

.....
A peine l'infortuné a-t-il achevé ces paroles qu'une jeune fille aveugle s'approcha du petit groupe, effrayée et hésitante.

Nous ne disions rien.

—Y a-t-il des femmes ici ou des hommes ? demanda-t-elle, inquiète et hésitante.

—Il n'y a que des hommes, répondit l'orateur aveugle, l'indifférent aux charmes extérieurs du beau sexe.

Voyant que la jeune aveugle avait l'intention de s'éloigner, Anna intervint, la prenant par le bras et lui expliquant qu'elle était prête à la guider, et réussit à la calmer.

Nous sommes restés longtemps avec elle ; l'orateur seul du groupe des hommes s'associa à notre compagnie.

Quelques mois après, la jeune aveugle portait mon nom, Anna, celui du jeune homme infortuné.

—Et alors ?

—La vie avec moi pesait à ma femme- " Je ne peux plus vivre avec toi, me répétait-elle, après les premiers quelques mois de vie conjugale. Tu me domines, ta supériorité m'écrase. Tu me parais aussi puissant que l'est le soleil. Séparons-nous, je t'en supplie !

—Et Anna ?

—Et le mari d'Anna, tu peux dire ? Eh bien, lui, il devint jaloux et terrible dès les premiers jours de leur union. " Tout est faux et téméraire en toi, disait-il à sa malheureuse femme. On ne sait jamais ce que vous pensez, vous autres, voyants."

Les choses dans les deux ménages s'aggravaient d'un jour à l'autre. Je gagnais assez, cependant, en donnant des leçons, pour vivre confortablement, ce qui

(*) M. Abel Letalle est le critique littéraire et critique d'art attaché à la Revue des Beaux-Arts, au Journal des Artistes, etc. Il a bien voulu écrire ce sonnet spécialement pour LE MONDE ILLUSTRÉ : nous lui sommes vivement reconnaissant de cet envoi, et espérons qu'il nous continuera sa bienveillance.